

A black and white photograph of a man and a woman in a close embrace. The man is shirtless, showing his chest and arms, with a navel piercing. The woman is also shirtless, with her arms wrapped around the man. The lighting is soft, highlighting their skin.

Heather L. Powell

BEAUTIFUL PARADISE⁴

EDITIONS  Addictive



Heather L. Powell

BEAUTIFUL PARADISE⁴

Editions  Addictives

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : [cliquez-ici](#)

Twitter : @ed_addictives

Egalement disponible :

Sex friends

Alistair Monroe a beau être un jeune multimilliardaire absolument charmant et beau à tomber, Chloé Haughton n'envisage pas une seule seconde d'entamer une histoire sérieuse avec lui. La jeune femme est terrorisée à l'idée d'avoir une relation de plus d'une nuit avec un homme. Et cela implique de respecter la charte qu'elle s'est fixée, dont la règle numéro 2 est : Passer une nuit avec un homme : ok ; deux nuits : alerte rouge, trois nuits : danger ! ou la plus importante, la numéro 4 : Ne pas tomber amoureuse. Sauf qu'Alistair n'a pas l'habitude qu'on lui impose des règles et entend bien séduire la belle Chloé.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

EVA M. BENNETT

SEX FRIENDS1

Éditions Addictives

Egalement disponible :

Les désirs du milliardaire

Découvrez la nouvelle romance de June Moore,
qui dépeint avec délicatesse les aventures
amoureuses de la jolie Lou et de son mystérieux
milliardaire...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

A woman with long, wavy blonde hair is wearing a white lace bra and matching lace underwear. She is standing next to a man who is wearing a white suit jacket. The background is a solid light beige color.

LES DÉSIRS DU June Moore **MILLIARDAIRE**

Éditions Addictives

Egalement disponible :

Contrat avec un milliardaire

Découvrez les aventures de Juliette et Darius, le milliardaire aux multiples facettes. Une intrigue sentimentale intense et sensuelle qui vous transportera jusqu'au bout de vos rêves les plus fous.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Phoebe P. Campbell

Contrat
avec un
Milliardaire

Éditions Addictives

Egalement disponible :

Love U

Quand Zoé Scart arrive à Los Angeles pour retrouver son amie Pauline et qu'elle se retrouve sans portable, sans argent et sans adresse où aller suite à la perte de ses bagages, elle n'en revient pas d'être secourue par le beau Terrence Grant, la star de cinéma oscarisée la plus en vue du moment ! Et quand quelques jours plus tard Terrence rappelle Zoé pour lui proposer de travailler comme consultante française sur son tournage, elle pense vivre un rêve. D'autant que l'acteur ne semble pas insensible aux charmes de la jeune fille...

Mais l'univers de Hollywood peut se montrer cruel, et les apparences trompeuses. À qui peut-on se fier ? Et qui est réellement Terrence Grant ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



KATE B. JACOBSON

LOVE U

Éditions Addictives

Egalement disponible :

Rock You

« Je cherche une fille intelligente, débrouillarde, honnête et, en option, jolie. Cette fille, c'est toi ! » Lorsque l'excentrique Lindsey propose à sa nièce de venir la rejoindre à Los Angeles pour travailler dans son label de musique, le cœur d'Angela ne fait qu'un tour ! Mais la jeune fille est loin de se douter que sa vie va être totalement bouleversée. Dans l'avion qui l'emporte vers la Cité des Anges, elle rencontre un mystérieux jeune homme. C'est Marvin James, le célèbre chanteur de rock pour qui elle doit travailler. Peu à peu, Angela tombe sous le charme de l'énigmatique star qui lui fera découvrir un monde de plaisir et de sensualité. Mais leur passion naissante va se heurter à un sombre passé qui ne les laissera pas indemnes...

Découvrez les aventures d'Angela et Marvin, le rockeur torturé. Une idylle qui fera battre votre cœur au rythme de la saga la plus rock de l'année !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

NINA MARX

**ROCK
YOU**



Éditions Addictives

Si vous avez des demandes,
venez me voir sur toutbox.fr
j'y suis sous le pseudo
Chewmac, sur ce,
BONNE LECTURE !

M.A.C

Heather L. Powell

Désolée si certaines
couvertures ne sont
pas top.

M.A.C.

BEAUTIFUL PARADISE

Volume 4

1. Retour à la réalité

Je me sens complètement sonnée. J'ai avoué à William que j'avais été témoin de cette scène tumultueuse où il a mis dehors une femme, le soir de la fête de ses parents. Je n'aurais pas dû : je n'ai plus de nouvelles de lui, depuis. Il est parti comme un fou, après m'avoir déposée devant la maison de Sabine, et mes multiples appels se sont soldés par un bref SMS annonçant : « Accorde-moi du temps. »

Mais du temps pour quoi, bon sang, William ?

Le grand soleil au-dessus de ma tête et le paysage de rêve qui m'entoure ne font qu'alourdir encore mon cœur. Heureusement, l'arrivée surprise de Violaine est le plus doux des cadeaux. Et pour

ce qui est de Robin, arrivé lui aussi sur l'île en même temps que mon amie... eh bien... je réfléchirai à cette question demain.

À présent, mes deux amis sont retournés au Village Hermann, le club de vacances voisin de la maison de ma tante, où une montagne de travail les attend. Je me tiens enfoncée nerveusement dans l'un des fauteuils profonds de la terrasse de Hannah Beach, la maison d'hôte de Sab, ma tante.

— Ma chérie, je croyais que tout allait bien entre vous, demande doucement Sabine en me tendant la citronnade qu'elle vient de préparer pour nous.

Je lève la tête. Sabine, occupée à servir un couple de vacanciers n'a pas eu le temps de m'accueillir et nous nous sommes contentées tout à l'heure d'un bref salut. Mais elle me connaît bien et sait que j'aurais dû rentrer de ce voyage avec William avec des étoiles dans les yeux.

– Oh... fais-je, évasive, en balayant l'air de la main, comme pour dire que tout cela n'a aucune importance.

En réalité, je dois réprimer de toutes mes forces les sanglots qui se bousculent au fond de ma gorge. Mais je dois me montrer courageuse, Sab a des problèmes plus graves à régler et elle n'a nul besoin de m'entendre raconter les désastreux tumultes de ma vie sentimentale. Aussi, je me reprends et entreprends de la questionner. J'ai senti, au téléphone, qu'elle n'avait vraiment pas le moral, ces derniers jours.

– Sab, je suis là, maintenant. Explique-moi ce qui se passe exactement, dis-je d'une voix plus assurée.

– Très bien, je n'insiste pas, mais j'espère que ton cœur n'est pas trop malmené, ma chérie, répond ma tante en soupirant, avant d'ajouter d'une voix angoissée : « Bon, je préfère te prévenir, les nouvelles sont vraiment mauvaises. »

Un frisson d'inquiétude me parcourt et mon silence l'invite à poursuivre.

– Je ne sais pas si je t'ai déjà raconté comment je suis arrivée ici, aux Bahamas, Sol ? commence-t-elle, en s'asseyant en face de moi.

Je fais « non », de la tête.

– C'est ici que j'ai rencontré ton oncle. J'avais vingt ans tout juste, en 1978, lorsque je suis venue passer mes vacances d'été à Cat Island. J'avais trouvé un petit boulot de serveuse, en contrepartie de quoi j'étais nourrie, hébergée et blanchie par mes employeurs pour les deux mois d'été. Pour moi, qui n'aimait rien tant que paresser au soleil, c'était le job rêvé... Ici, j'avais l'impression de revivre.

Ma tante est maintenant toute à ses souvenirs. Elle regarde dans ma direction, mais elle est déjà ailleurs.

– Je m’amusais, travaillais de temps en temps, c’était une vie douce. Et puis il y a eu ce garçon merveilleux dont l’insouciance me paraissait invraisemblable, à moi, une fille française élevée dans la rigueur et la sévérité de l’époque. Ian était Bahamien. Il avait perdu ses parents des années plus tôt, dans un accident d’avion et il vivait seul dans cette immense maison où nous nous trouvons aujourd’hui. Le bar existait déjà et il se faisait aider par ses amis, pour le maintenir ouvert. À eux tous, ils menait une vie de bohème, s’amusaient du matin au soir et ne semblaient s’inquiéter de rien. Ni de l’avenir ni du reste du monde... seul importait l’instant présent.

Les yeux de Sabine brillent à l’évocation de ces souvenirs dont elle ne s’ouvre pas souvent. En l’écoutant parler, un autre monde se dessine sous mes yeux : je vois les feux de bois sur la plage, les nattes élimées sur la terrasse, les filles avec des fleurs dans les cheveux et les garçons jouant à les séduire avec leurs guitares pas toujours accordées, leurs pitreries...

– Ian était le roi de ce monde, Sol, reprend Sabine d’une voix bouleversée. Pour moi, il était le plus bel homme de la création, le plus malin, le plus drôle... Vivre auprès de lui, c’était côtoyer le soleil. À la seconde où nous nous sommes rencontrés, j’ai su que ce serait lui. J’étais prête à le suivre au bout de la terre... Où à rester ici, ce qui revient au même. Alors c’est ce que j’ai fait : contre l’avis de toute la famille – sauf de ton père, Sol, qui m’a toujours soutenue – j’ai accepté de l’épouser et nous avons vécu dans le bonheur le plus complet pendant quelques années.

Le silence de Sabine est si chargé d’émotion que je ne peux l’interrompre. Elle jette un regard circulaire sur la plage avant d’ajouter d’une voix très basse, comme une confidence : « Nous nous sommes mariés ici, sur cette plage... Seul ton père était présent. Ton père et tous nos amis de l’île, bien entendu... »

Ses mains tremblent légèrement sur ses genoux et je vois qu'elle a du mal à contrôler sa tristesse, mais elle poursuit :

– Nous n'avions presque pas d'argent, mais qui a besoin d'argent dans un paradis comme celui-ci ? J'ai appris à repeindre des murs, faire de l'électricité, réparer une fuite d'eau... Cette vie était magnifique, tu ne peux pas imaginer... Nous nous suffisions à nous-mêmes, pris dans un grand élan de liberté. Et puis, tout s'est arrêté brutalement.

– À cause de... la maladie de Ian, dis-je doucement, comme pour l'aider.

– Oui, répond ma tante en détournant douloureusement les yeux. Cette saloperie de cancer. En moins d'un mois, Ian a disparu. Ian Welby, le plus aimé des hommes, a tiré sa révérence, me laissant son paradis en cadeau.

– C'est pour ça que tu es restée, dis-je, ébranlée à mon tour par le récit de Sabine.

Sab acquiesce de la tête sans dire un mot, avant de reprendre le cours de son histoire.

– Toutes les personnes qui ont aimé un jour dans leur vie me comprendront. Rester ici, c'était de la folie. Mais je me sentais responsable du trésor légué par mon mari. Hannah Beach est la plus belle plage de l'île et pour moi, la plus belle du monde. Si tu savais combien de personnes m'ont suppliée de la leur vendre... je pourrais être une femme riche à présent...

– Mais alors, cette histoire de titre de propriété, questionnais-je pour mieux comprendre.

– C'est assez fréquent, ici. Les papiers sont faits à la main, archivés dans des caisses... rien n'est plus facile que de contrefaire un document. On m'a laissée tranquille pendant des années parce que les gens m'aiment bien. Ils connaissent mon histoire et tout le monde adorait Ian, dit-elle avec un sourire triste. Je suppose qu'un promoteur étranger a mis son nez dans la paperasse, c'est tout. Les gens ne sont pas très riches, ici, on ne peut pas leur reprocher d'accepter quelques

billets en échange d'un service... En tout cas, les faits sont là. J'ai reçu la semaine dernière un courrier expliquant que je n'étais pas réellement propriétaire de la maison, Ian n'ayant pas signé de document spécifique à cet égard.

– Mais... vous étiez mariés, n'est-ce pas ? Demandais-je pour être sûre de bien saisir le problème.

– Bien sûr ! mais je suis française... et puis, comme je te le disais, ici, il est facile de contre-faire un document.

– Et que risques-tu, réellement ?

– L'expulsion pure et simple, répond Sabine, soudain plus pâle.

– Sais-tu de combien de temps tu disposes ? As-tu une chance de prouver que tu es dans ton droit ? Possèdes-tu des doubles des documents ?

– Non, je n'ai rien en ma possession. Oh... je ne sais pas. Mais on me laissera quelques semaines, tout au plus...

Les mots me manquent tant la situation me semble injuste. Je sais ce que cela signifierait :

Sabine se retrouverait complètement dépouillée du peu qu'elle possède. Mais je ne dois pas me laisser gagner, moi aussi, par la peur : nous allons trouver des solutions. Pour l'instant, je vois que ma tante a besoin de souffler. En me levant, je lui lance :

– Nous n'allons pas laisser faire ça. Je vais me renseigner. On trouvera une parade ! En attendant, je te remplace à la réception cet après-midi, tu as besoin de te changer les idées.

Le pâle sourire qui se dessine sur les lèvres de ma tante m'indique que j'ai vu juste : elle a besoin de prendre l'air. Et je suis contente d'être là pour le lui permettre. Pendant que Sab s'éloigne et que je me dirige vers le bar, au cas où l'un des vacanciers aurait besoin de quelque chose, mon téléphone émet une vibration. Le téléphone offert par William. Sur l'écran, je peux lire :

« Je ne sais pas si je peux me passer de toi, Solveig. »

Mon cœur manque de s'échapper de ma poitrine.

Moi je sais, sans aucun doute, que je ne peux pas me passer de toi, William, murmure une petite voix, au fond de moi.

Mais pendant que je m'interroge sur la réponse que je vais envoyer, alors que grandit en moi l'espoir insensé que toute cette histoire ne soit que le fruit d'un emportement passager, une seconde vibration me fait sursauter.

Mais je crois que nous avons tout deux quelque peu... oublié les termes de notre arrangement.

Mon estomac se contracte violemment en lisant ces mots... Ce satané arrangement que je n'ai jamais vraiment compris ni complètement accepté. Pas le temps d'approfondir ma réflexion : voilà un troisième message.

Le plaisir... seulement le plaisir. Tous les plaisirs. Tu te souviens ?

À la simple évocation de ce qu'il entend par là, je me mords les lèvres pendant que défilent derrière mes paupières les images de nos ébats étourdissants. Son corps de dieu vivant. Ses lèvres sur ma peau. Par flashes, je vois mes bas, glisser le long de mes jambes pendant qu'il les caresse, ses main contraignant mes poignets pour m'intimer l'ordre de ne pas bouger, nos étreintes torrides...

Autour de moi, l'air vient de grimper de plusieurs degrés et le rose que je sens monter à mes joues n'est pas dû uniquement à la température extérieure pourtant plutôt élevée.

Je n'ai toujours pas répondu. Je pense à tous les bons moments que nous avons passés ensemble. Nos rires. Les longues discussions pendant lesquelles nous parlons d'art, du monde. Nos silences, même... Je n'arrive plus à com-

prendre ce qu'il attend de moi. Que je ne m'inquiète pas pour lui ? Que nous ne soyons l'un pour l'autre qu'une source de divertissement ? Comment cela est-il possible ? Non, sincèrement, je n'arrive pas à le suivre...

Sur l'écran, je tapote rapidement : « *Le plaisir et rien d'autre... mais est-ce vraiment possible ?* » À la seconde où le téléphone indique que mon message a bien été envoyé, je regrette de l'avoir écrit. Le comportement de William me plonge dans des abîmes d'indécisions. Je ne sais vraiment pas comment réagir à tout ce qui s'est passé.

C'est à ce moment-là qu'un autre homme décide de faire son entrée en scène. Dans l'encadrement de la porte : Robin.

Avec un sourire timide, il s'avance vers moi. Vêtu d'un bermuda et d'un polo aux couleurs du village de vacances Hermann, il me regarde avec une immense bienveillance et je peux lire

toute la gentillesse du monde au fond de ses yeux bleu légèrement gris. Je remarque qu'il a déjà pris des coups de soleil et je ne peux m'empêcher de sourire.

– Tu devrais faire attention, dis-je avec douceur. Le soleil ne fait pas semblant de brûler, ici.

– Je crois que j'ai pris ma première leçon, répond-il d'un petit sourire, timide et adorable.

Si je ne craignais pas que ce geste soit mal interprété par Robin, je le prendrais dans mes bras. J'aimerais tant que tout soit plus simple entre nous. Qu'il cesse de croire que je suis la femme de sa vie et que nous soyons ce que nous avons toujours été : de grands amis d'enfance.

Lentement, comme un animal un peu méfiant, Robin s'avance et tire une chaise haute qu'il installe devant moi. Sans même lui demander si cela lui ferait plaisir – je sais que oui – je lui sers

une bière fraîche. Pour moi, une limonade fera l'affaire.

– Merci, dit-il en esquissant de nouveau un sourire, tout en levant son verre pour se donner une contenance.

Le silence s'installe entre nous pendant quelques instants, puis Robin reprend.

– C'est drôle, tu as l'air... changée.

– Ce doit être le bronzage, dis-je avec une fausse désinvolture, pour masquer mon malaise. Puis je fanfaronne : ce n'est pas si fréquent pour une rousse, d'être bronzée...

De nouveau, un silence. Alors je décide de prendre les devants :

– Pourquoi, Robin ? Murmuré-je sans oser le regarder.

– Pour toi, répond-il simplement.

C'est ce moment que choisis William pour répondre à mon message. Je ne peux m'empêcher d'en prendre immédiatement connaissance et je l'ouvre en bredouillant des excuses incompréhensibles à Robin. Sur mon téléphone, il est écrit : « *À toi et moi, rien d'impossible. Pense à la nuit dernière...* »

Évidemment, je rougis jusqu'à la racine des cheveux, ce qui, avec mon teint clair, ne peut passer inaperçu. Sans succès, j'essaie de dissimuler mon trouble à Robin qui me dit tristement :

– C'est lui, n'est-ce pas ?

Le chagrin, dans la voix de mon ami, me tord le cœur : je voudrais le consoler et, en cet instant précis, je sais que je suis son bourreau. Je choisis cependant l'honnêteté, espérant que tout sera plus facile pour lui s'il comprend la situation.

– Oui, c'est lui, fais-je avec un air d'excuse. Il s'appelle William.

– Violaine m'en a parlé, fait-il en secouant la tête pour me faire savoir qu'il connaît déjà les grandes lignes de l'histoire.

Mais avant que je puisse émettre le moindre reproche envers mon amie, il précise : « Elle m'en a parlé pour me dissuader de venir. »

– Mais ça n'a rien changé, dis-je avec douceur.

– Comme tu vois, répond-il avec un sourire qui dissimule mal son abattement.

– Et maintenant ? fais-je avec toute la compassion du monde.

– Maintenant rien, dit-il avec une conviction soudaine avant de reprendre, gravement : « je me suis promis de tout faire pour te convaincre que je suis l'homme de ta vie, Sol. Si je n'étais pas venu, je me le serais reproché à vie. Et tant que je suis ici, c'est que j'ai encore un espoir... »

La fougue avec laquelle il vient de me déclarer son amour me touche et m'alarme à la

fois. Je voudrais tant ne pas lui faire de peine... Alors je décide de me montrer aussi claire que possible.

– Il n’y a aucun espoir, murmuré-je en pensant à William.

– Ce n’est pas ce que mon cœur me dit, répond Robin du tac au tac. Il n’y aura plus d’espoir lorsque je l’aurai décidé. Mais en attendant, m’acceptes-tu toujours comme ami ?

– Évidemment, dis-je, soulagée de l’entendre revenir sur un terrain avec lequel je suis plus en accord.

– Parfait ! Maintenant je dois retourner travailler, annonce-t-il sur un ton plus gai. Je veux tirer le meilleur parti possible de ce stage ! Je repasserai te dire bonjour demain, avec Violaine, si tu es d’accord, ajoute-t-il en se levant.

À peine quelques secondes après qu’il soit parti et avant que j’aie le temps de réfléchir à ce qui vient de se passer, le facteur entre par la porte principale, une enveloppe à la main.

– Bonjour, mademoiselle. J'ai un courrier pour Mme Welby, mais il me faut sa signature, dit le jeune homme.

– Bonjour, monsieur. Je ne sais pas si elle est disponible, donnez-moi une minute, dis-je, pendant qu'un sombre et inexplicable sentiment s'empare de moi.

Moins d'une minute plus tard, j'entre à nouveau dans le bar, accompagnée de Sabine. Son visage se décompose à l'instant où elle pose les yeux sur l'enveloppe blanche que lui présente le facteur.

D'une main tremblante, elle signe le reçu et, avant même que le jeune homme ait quitté la pièce, je vois Sabine pâlir en découvrant son contenu. Sans rien dire, elle me le tend.

Mon Dieu ! Sabine dispose de quinze jours pour prouver qu'elle est bien propriétaire de Hannah Beach, faute de quoi, elle devra quitter les lieux sans autre forme de procès.

La situation est bien pire que je ne le croyais...

En face de moi, le visage de Sab est de craie. Je la sens prête à craquer et je voudrais tant savoir comment lui porter assistance dans un moment comme celui-là.

Prise au dépourvu, c'est d'une voix pleine d'un optimisme de façade que je m'entends lui dire, presque malgré-moi :

– Ne t'inquiète pas, Sab. Il y a forcément une solution. Et nous allons la trouver. Mais pour cela, il ne faut pas que tu perdes courage. Cette maison est la tienne et le restera, crois-moi !

– Je ne sais pas où tu puises cet éternel optimisme ma chérie, répond ma tante en me regardant avec surprise. Qu'est-ce qui te fait croire que nous avons la moindre chance ?

– Toi, Sabine ! Ton histoire, tout ce que tu as su préserver depuis que Ian est parti... tout ça ne

peut finir d'une manière aussi sordide. C'est tout simplement impossible ! Dis-je avec élan.

Ma remarque – pourtant à la limite de la naïveté – a au moins le mérite de faire sourire ma tante, qui s'approche pour m'embrasser avant de conclure : « Je n'ai pas la moindre idée de la façon dont nous allons nous en sortir, Sol, mais je décide de te croire. Nous allons trouver quelque chose. »

C'est à ce moment-là qu'une voix forte, volontaire, pleine d'entrain, surgit dans la pièce :

– C'est bien ici l'endroit le plus sympa de l'île pour boire l'apéro ?

Violaine a le chic pour les entrées fracassantes songé-je en souriant.

– J'échange des crevettes juste cuites et de la sauce rouge contre un mojito bien glacé ! Poursuit-elle en brandissant le sac plastique qui

contient, je suppose, les merveilles avec lesquelles elle désire nous appâter...

... ce qui fonctionne à la perfection.

Quelques minutes plus tard, pendant que nous sirotons un cocktail devant la mer en grignotant de délicieuses crevettes, je ne peux m'empêcher de penser à ce que nous sommes en train de vivre. D'ici quelques semaines, tout cela ne sera peut-être plus qu'un rêve. Et, ce qui est plus difficile que tout, pour moi : j'ignore quand je reverrai William. Mais plutôt que laisser mon cœur se serrer, je décide de faire comme Sabine et Ian, les jeunes amoureux de jadis : profiter de cet instant magique. Vivre l'instant, ne pas chercher plus loin.

2. La vie en noir et blanc

Malheureusement, le lendemain matin, la morosité de la situation a repris ses droits et la merveilleuse soirée que nous avons passée avec Violaine à refaire le monde sur la plage semble s'être dissoute dans la sensation de profonde tristesse qui vient de me réveiller. Il est très tôt. Le soleil est encore en train de se lever, mais je sais que je ne parviendrai pas à me rendormir.

Ce matin, tout me semble obscur. Les idées de William, à propos de notre relation, la situation de Sabine et même la présence de Robin. Il me semble qu'aujourd'hui le ciel a l'intention de me tomber sur la tête. Et ce n'est pas le temps chargé de gros nuages qui me contredira...

Après avoir pris une douche rapide, avoir rassemblé mes cheveux en un chignon haut sur la tête, je m'empresse d'aller boire un café en profitant du silence de l'aube.

Mais là, à l'instant précis où je sors de la maison, une silhouette, sur la plage, m'empêche de faire un pas de plus. Elle n'a rien de menaçante, mais je suis surprise par la présence de quelqu'un, si tôt, sur le rivage. Je distingue une carrure masculine, haute, massive. Une silhouette qui me dit quelque chose, mais je ne parviens pas à reconnaître.

L'homme se dirige vers la maison, donc vers moi. Je n'ose faire un geste, dans l'attente de ce qui va se passer. Mais la silhouette prend son temps... on dirait qu'elle examine l'endroit...

Encore quelque mètres et je peux enfin reconnaître la haute stature de M. Hermann, le père de mon ami Luke... et désormais le patron de Violaine et Robin qui sont tous deux présents pour

effectuer leur stage de fin d'études. De soulagement, je m'avance spontanément pour le saluer. Mais je constate qu'en m'apercevant, il ralentit son pas, au lieu de venir simplement au devant de moi.

Son attitude me semble étrange, mais je mets tout cela sur le compte de ma fatigue, de ma mauvaise humeur et, lorsque je parviens enfin à sa hauteur, il se contente de me saluer de la tête, d'un bref : « Bonjour Solveig », visiblement contrarié de me trouver ici.

Surprise, je lui retourne son salut sans insister. Après tout, la plage est à tout le monde. M. Hermann travaille énormément et le lever du jour représente peut-être son seul moment de tranquillité dans la journée. Je décide donc de m'éloigner, remarquant au passage que le père de Luke se dirige désormais à grands pas vers son club de vacances. Comme si je l'avais fait fuir.

Pendant que je le regarde s'éloigner d'Hannah Beach, assise dans le sable en buvant mon café, je ne peux m'empêcher de ressasser les sombres pensées qui encombrant mon esprit. William, évidemment, tout au haut de la liste de mes tourments.

J'essaie de rassembler les informations en ma possession, espérant sans trop y croire que quelque chose de nouveau surgisse : William a fait l'objet d'un enlèvement lorsqu'il était plus jeune. D'une façon où d'une autre, cet événement l'a marqué si profondément qu'il pense qu'il n'a plus le droit à l'amour... Mais je sais que nous sommes liés l'un à l'autre d'une façon particulière, quoi qu'il en dise. Pourquoi ne me quitterait-il pas purement et simplement, si ce n'était pas le cas ?

Je t'en prie, William, dis-moi ce que tu veux exactement... suppliai-je intérieurement, la tête entre les mains.

Comme si on avait lu dans mes pensées, la vibration de mon téléphone fait frémir le tissu de la poche de mon short. Fébrilement, je m'en empare pour découvrir l'auteur du message qui m'attend. Je peux lire :

Bien dormi, beauté ?

Déconcertée par ce message inattendu, de la part d'un homme qui désire prendre ses distances avec moi, je ne peux m'empêcher de m'exclamer à haute voix : « Mais que veux-tu enfin ? » pendant que ma petite voix se trémousse en répétant en boucle « *Il pense à moi, il pense à moi, il pense à moi ! ! !* », d'une façon tout à fait ridicule.

– Tu parles toute seule ? m'interrompt une voix qui me fait sursauter.

Je me retourne. Violaine, fraîche comme si elle avait dormi douze heures.

– Salut ! dis-je en souriant avant d'ajouter :
« Oui, on dirait que William me rend folle... »

– Tiens donc... commente-t-elle ironiquement en s'asseyant près de moi.

– Je ne comprends rien à la situation, avoué-je piteusement.

– C'est pourtant simple, professe mon amie, il est amoureux de toi, mais il est mort de peur. Tout ce qu'il y a de plus classique.

Je glousse. Violaine est vraiment la personne la plus terre à terre que je connaisse. Avec elle, les équations les plus complexes de l'existence se résument à des calculs de classe primaire.

– Mais de quoi peut-il avoir peur ? demandé-je.

– C'est ce que tu dois découvrir, ma vieille, répond-elle laconiquement.

– Que ferais-tu, à ma place ?

– Je ne sais pas... dit-elle en soupirant. Il faut reconnaître que tu n'as pas choisi la personnalité

la plus simple. À cet égard, Robin était un meilleur choix... ajoute-t-elle après une hésitation.

– Que veux-tu insinuer ? dis-je, comprenant que Violaine a une idée derrière la tête.

– Hé bien... Je... Enfin... Tu es sûre que tu n'es plus amoureuse de lui, Sol ?

– De Robin ? m'exclamé-je, interloquée. Mais où veux-tu en venir ?

– Je ne sais pas... je me demande parfois si tu ne devrais pas faire plus attention à lui. Il t'aime tellement, tu sais...

– Quoi ? m'écrit-je soudain, vraiment agacée à présent. Tu sais que je n'ai jamais vraiment été amoureuse de lui, Violaine ! Et tu étais la première à m'encourager à clarifier nos relations ! Pourquoi ce revirement d'opinion ?

– Parce que, depuis que tu as rencontré ce type, tu passes du plus grand bonheur à l'abattement le plus profond, Sol ! Regarde-toi ! On dirait que ta vie entière est suspendue à la sienne !

Mon amie me regarde à présent, sincèrement ébranlée.

– Mais... Violaine... je suis amoureuse de lui ! Amoureuse comme je ne l'ai jamais été. Bien sûr que ma vie est suspendue à la sienne... dis-je dans un murmure.

Pendant quelques minutes, nous nous taisons toutes les deux, nous contentant de contempler la mer qui se pare progressivement de ses couleurs turquoise. Puis Violaine rompt le silence :

– Non Sol, c'est vrai. Je n'ai jamais connu un amour comme celui-là. Et je t'envie, pour cela. Pardon de t'avoir parlé de Robin, je n'aurais pas dû.

– Pas de problème, dis-je simplement, toujours un peu agacée. Puis, pour changer de sujet, je me tourne vers elle et lui dis : Il est temps que je te présente mon ami Luke, Violaine ! Je suis certaine que vous allez bien vous entendre.

Retrouvons-nous en fin d'après-midi à la maison... et bien entendu, tu peux inviter Robin.

Violaine se relève tranquillement en souriant, frottant ses mains l'une contre l'autre pour ôter le sable et se contente de me dire : « Ça roule, ma vieille, alors à tout à l'heure ! » tout en empruntant le même chemin que M. Hermann, une demie-heure plus tôt.

Je tiens de nouveau mon téléphone à la main, espérant y découvrir une autre missive de mon... De mon « quoi », au fait ? Mon amoureux ? Mon amant ? Mon Homme Étrange ?

De nouveau, mon cœur se serre en pensant à mon équation compliquée. Et, c'est presque à contrecœur, comme pour donner le change, que je réponds à William :

« Nuit difficile. Ai rêvé toute la nuit de dieu vivant aux cheveux fous, corps de rêve, yeux nois-

ette pailletés de vert. Signe distinctif : large cicatrice en travers du torse. »

Presqu'immédiatement, je reçois :

« Oh. Je comprends. Une jeune fille rousse à la peau de lait hante mes nuits (et mes jours !). Ravissantes tâches de rousseur. Regard d'eau claire. Signe distinctif : sensualité étourdissante. »

Évidemment, je fonds. Je ne peux m'empêcher de répondre immédiatement :

« Je crois connaître cette personne. Un mot de ta part et je te l'apportes sur un scooter écologique que tu vas adorer aussi. À ton service... »

Je ne suis pas sûre que cette approche directe soit la meilleure stratégie pour ramener William à de meilleures dispositions. Mais au moins, je vais être fixée sur son état d'esprit. Pendant les dix minutes qui suivent, je garde les yeux rivés

sur mon téléphone, comme si celui-ci avait le pouvoir de me révéler l'avenir. Lorsqu'enfin il se décide à vibrer, je suis sur des charbons ardents. Sur mon écran, je peux lire :

Ne me tente pas.

Une onde de chaleur me traverse. Je donnerais n'importe quoi pour être dans ses bras en cet instant...

Mais quelle manière sibylline de répondre sans répondre... De guerre lasse, je me décide à rejoindre la maison. Je ne suis pas sûre de vouloir continuer ce petit jeu qui n'a aucun sens et puis j'ai une montagne de choses à faire.

À la maison, j'ai du mal à trouver la motivation nécessaire. Depuis que cette terrifiante menace pèse sur Sabine et son merveilleux domaine, on dirait que mon travail ici a moins de sens... une part de moi ne peut s'empêcher de se dire « À

quoi bon , si c'est pour tout balayer dans quelques semaines »...

Sabine, elle, n'a pas quitté son ordinateur et son téléphone et passe tout son temps libre à effectuer des recherches, passer des coups de fils pour tenter de rassembler des témoignages... n'importe quoi qui puisse faire avancer la situation. En la regardant, je me ressaisis aussitôt : je n'ai pas le droit de faire ça à ma tante. Et puis le nombre incroyable de participations enregistrées pour le concours que j'ai mis en ligne est si encourageant qu'il me donne de l'énergie. Ce concours, organisé sur les réseaux sociaux, permettra à un couple de gagner un séjour en pension complète sur l'île. Le succès de ce jeu dépasse largement mes pronostics les plus optimistes et je m'accroche à cette idée pour me redonner de l'énergie. Toute la journée, je l'emploie à avancer. Faire le point sur les réservations, boucler la comptabilité, renseigner les futurs vacanciers et seconder Sabine au service lorsque je sens que les hôtes s'impatientent.

À midi, c'est à peine si j'avale quelque chose, trop concentrée sur mes différentes activités. Et vers cinq heures, je suis presque surprise de constater ceci : je n'ai même pas remarqué que William ne m'a donné aucune nouvelle de lui.

PRESQUE pas remarqué rectifie, diabolique, la petite voix de ma conscience.

Mais c'est tout de même un exploit, pour lequel je choisis de me féliciter. Mais je n'en ai pas le temps, car c'est cet instant que choisissent Luke, Sally, les jumeaux et Sam pour faire leur entrée, précédés de Robin et Violaine.

La slackline ! J'avais complètement oublié ! J'accueille l'irruption de mes amis comme une agréable surprise. Je présente Luke à Violaine qui le gratifie d'un regard à faire fondre le plus glacial des êtres humains, puis à Robin et j'introduis les autres personnes présentes.

Sally, comme toujours, est ravie de découvrir de nouvelles têtes. Les jumeaux semblent dotés d'une éternelle bonne humeur et je remarque que Sam est toujours très pressé auprès de moi, ce que note instantanément Violaine, armée de son œil super-aiguisé pour tout ce qui touche à ces questions.

Tous ensemble, nous nous dirigeons joyeusement vers l'arrière de la maison pour commencer notre séance de slackline. Désormais, nous avons nos habitudes : chacun occupe la ligne pendant quelques minutes, quel que soit son niveau, bénéficie des conseils et des encouragements de l'équipe, puis laisse la place au suivant.

Je suis heureuse de faire découvrir ce nouveau sport à Violaine, qui ne démontre qu'un intérêt mesuré pour la discipline, plus enthousiasmée par l'idée de rencontrer un nouveau groupe d'amis que par l'activité elle-même... Et je ne peux m'empêcher de remarquer les regards en coin qu'elle lance à Luke, pendant que celui-ci

rougit, blêmit et bafouille chaque fois qu'elle lui adresse la parole, de sa façon franche et directe.

Robin, comme à son habitude, est plus effacé, mais il apprécie visiblement la compagnie de Sally et des jumeaux. De mon côté, je suis heureuse de le voir à nouveau dans son état normal.

Pendant ce temps, Sam joue à flirter avec moi d'une façon si désinvolte que je me demande parfois s'il ne se moque pas un peu de moi... Mais peu importe. L'ambiance à la maison, ce soir, est divine et je me rends compte à quel point j'avais besoin de m'amuser, moi aussi.

Soudain, au milieu de nos rires, je me laisse gagner par une vague de joie pure lorsque je remarque, à une dizaine de mètres de là, le regard plein de tendresse de Sabine qui nous observe sans rien dire, heureuse, je suppose, de voir tant de joie dans la maison. De nouveau, je repense à Ian et Sab et je sais que je ne pourrai jamais ac-

cepter que cette maison soit sacrifiée à un gros promoteur immobilier. Sabine et son histoire sont l'âme de cet endroit.

Il est plus de onze heures du soir lorsque je me retrouve seule dans ma chambre. Nous avons passé une soirée merveilleuse, tous ensemble. Pour la première fois depuis que je suis ici, j'ai passé une soirée avec des amis, c'est peut-être la raison pour laquelle je ne me suis jamais sentie aussi « chez moi » à Hannah Beach qu'aujourd'hui.

Pourtant, une lame de tristesse s'empare de moi à l'idée de n'avoir reçu aucune nouvelle de William, lui qui peut être si empressé, si impatient parfois... Pourquoi joue-t-il avec moi de cette façon ? Se rend-il compte seulement de l'état dans lequel il me plonge ?

Après avoir pris ma douche, machinalement, je consulte à nouveau ce satané appareil. Dès que

mon doigt touche l'écran, je découvre un nouveau message :

« Dors bien, beauté. Que tes nuits soient hantées. W. »

Oh William ! Pourquoi trouves-tu toujours les mots précis qui me font chavirer ? Chaque fois, c'est comme si je tombais à nouveau amoureuse de toi : une chute délicieuse et terrifiante... Sans hésiter et avec des palpitations dans le ventre, je réponds :

« Elle le sont. Dors bien, toi aussi.

Hélas, ce sont des images bien différentes qui décident, cette nuit, d'occuper mon sommeil...

3. Le chaud et le froid

Une femme se tient dans l'ombre. Son sourire énigmatique m'hypnotise et me terrifie à la fois. Je la vois de profil. Elle est superbe, vénéneuse, envoûtante. À la fois fragile et toute puissante. Soudain, un homme surgit des ténèbres qui nous entourent et il l'enlace, embrasse langoureusement ses lèvres en un baiser brûlant, torride, à la limite de l'indécence. Entre eux, je peux sentir une complicité sensuelle si forte qu'elle en est inquiétante. Lui se tient de dos, mais je n'ai pas besoin de voir son visage pour savoir qui il est. William couvre cette femme de baisers pendant qu'elle ne cesse de répéter : « Mon amour, tu es là, enfin, tu es revenu... »

La détresse qui s'est emparée de moi est insondable.

Je voudrais l'appeler, hurler, supplier... mais aucun son ne franchit ma gorge. Je ne peux détourner le regard de cette scène qui me déchire l'âme.

Soudain, la femme, en s'écartant brutalement de William, demande : « Et cette fille, la rousse... » En riant, William répond d'une voix indifférente : « Elle ? N'y pense plus. C'était pour le plaisir... seulement le plaisir. »

C'est sur cette dernière image que je me réveille, en sueur.

La journée commence bien... se désole ma petite voix pendant que mon cœur tente comme il peut de retrouver un rythme normal.

Mais après avoir erré quelques secondes à la lisière du sommeil, encore sous le choc des im-

ages de ce cauchemar, la réalité me rappelle à elle : Ce matin je dois me rendre chez le médecin. Violaine a insisté pour que je prenne la pilule et elle a raison.

Après une douche et un rapide café, je décide d'utiliser le magnifique scooter offert par William, le lendemain de notre rencontre. Piteusement, je comprends que c'est ma façon d'être avec lui. Mais la machine est merveilleuse, se révèle facile à conduire et c'est un plaisir que de sentir l'air tiède du matin caresser ma peau sur ces chemins tranquilles.

Par chance, le médecin ne me fait pas attendre et, vingt minutes plus tard, munie de mon ordonnance pour une prise de sang et d'une autre pour le contraceptif, je réalise que je dispose de quelques heures de liberté : les prochains arrivants d'Hannah Beach ne seront pas sur l'île avant le milieu de l'après-midi. J'en profite donc pour me rendre au cabinet d'analyses afin d'effectuer la prise de sang, puis à la pharmacie et

profite du temps qu'il me reste pour me promener dans ce que nous appelons ici, le centre-ville. En réalité : un port, quelques restaurants, une enfilade de boutiques allant du plus touristique au plus luxueux et, au milieu de tout cela, étincelant et majestueux, le Grand Hôtel.

C'est ici que nous avons eu notre premier rendez-vous, avec William. Cette pensée m'emplit de joie et de mélancolie à la fois. J'ai beau me promener aux alentours, contempler distraitement les vitrines des magasins, tenter de m'intéresser à cette jolie robe en solde... mon regard ne cesse de couler en direction du Grand Hôtel. Chaque fois, mon sang de fige à l'idée que la prochaine personne qui en sorte ou y entre puisse être William...

Mais après deux heures d'errance, je réalise que je me sens mal. Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais je décide de rentrer sans plus tarder.

Que cherches-tu exactement, Solveig ?

Je ne sais pas. Ou plutôt je le sais trop bien. Remonter le temps. Être à nouveau enlacée par les bras puissants de l'homme que j'aime, pendant que nous contemplons la baie de San Francisco. Croire que tout cela peut durer toujours...

Stop ! s'affole ma petite voix qui, pour une fois, a entièrement raison. Il est plus que temps de rentrer à la maison.

Je traverse la route et me rapproche du Grand Hôtel près duquel j'ai garé mon scooter, quand je suis interpellée par cette voix, qui me fait vibrer immédiatement.

– Quelle belle machine vous avez là, mademoiselle... dit cette voix sûre d'elle, chaude et enveloppante, et au fond de laquelle je peux déceler une pointe d'amusement.

– Oh, il n'est pas vraiment à moi, on m'en a fait cadeau, réponds-je en me retournant, le corps

pris d'assaut par une multitude de petite abeilles délicieuses.

– Si c'est un cadeau, il est donc bien à vous, rétorque William sur un ton plein d'assurance.

Son sourire est une trouée de soleil dans un ciel gris. En une fraction de seconde, la vie me paraît nettement plus belle.

Mais je déchanter immédiatement en constatant qu'il est accompagné d'un mètre quatre-vingt de blondeur, jambes interminable, regard hautain : la terrifiante Lana, son bras droit, lui emboîte le pas. Lana, dont la présence me met toujours particulièrement mal à l'aise. Malgré tout, je la salue poliment.

– Lana, fais-je en accompagnant ces deux syllabes d'un signe de la tête.

Contre toute attente, celle-ci s'avance vers moi, tout sourire et me tend la main avec affabilité.

– Bonjour Solveig. Heureuse de vous voir.
Comment allez-vous ?

– Bien, je vous remercie, dis-je en tentant de dissimuler ma stupeur. En général, c'est à peine si elle m'accorde un regard.

Alors ça ! s'exclame ma petite voix pendant que je me demande ce qui est arrivé à la harpie que je connais...

– J'ai appris ce qui est arrivé à votre tante, dit-elle d'un air plein de compassion. J'espère sincèrement que tout va s'arranger, ajoute-t-elle à ma plus grande surprise.

Mais William ne me laisse pas le temps de mesurer l'étrangeté de la situation et me demande, en baissant la voix tout en approchant son visage de mon oreille : « C'est bien que tu sois là. As-tu un peu de temps ? »

– Oui, dis-je simplement, me demandant où il veut en venir.

Soupir de William. Je l'entends murmurer, pour lui même : « Quand les dieux veulent nous punir, ils exaucent nos prières » alors que son visage exprime un étrange mélange de soulagement, de joie et de fatalisme.

– Bien, dit-il sobrement avant de se trouver vers son bras droit. Lana, je te laisse poursuivre sans moi, fait-il de sa voix autoritaire en dirigeant son regard vers la jeune femme.

– Mais... tente-t-elle de protester avant d'être arrêtée par un regard on ne peut plus dissuasif.

Une fois que Lana s'est éloignée, William me lance un sourire et dépose une main chaude et rassurante sur la cambrure de mon dos, pour m'inviter à l'accompagner. Nous pénétrons dans le luxueux hall de l'hôtel et William, sans dire un mot, me conduit vers un long couloir au bout duquel se trouve un ascenseur.

Arrivés devant la porte, je le vois sortir de sa poche une petite clef qu'il insère dans une

fente à peine visible, pendant que les deux battants de l'ascenseur s'ouvrent pour nous laisser entrer. Sous nos pieds, une épaisse moquette nous donne la sensation de flotter et de grands miroirs reflètent notre image à l'infini. *Une infinité de beauté*, me dis-je en regardant le visage de William, multiplié par milliers tout autour de moi...

Nous n'avons pas échangé une parole, mais entre nous, la tension a monté de plusieurs degrés. Une tension faite de désir et d'appréhension. Nous savons tous deux que nous avons des choses à nous dire. William me regarde et la profondeur de son regard suffit à me faire rougir. Ses yeux remontent doucement le long de mes jambes, s'arrêtent un moment sur mon ventre avant de se diriger doucement vers l'échancrure de mon chemisier. Je sais à quoi il pense. À quoi nous pensons. D'ailleurs, il ne peut s'empêcher de murmurer :

– Tu es tellement désirable, Solveig. Je ne sais pas ce qui me retient de me jeter sur toi...

– Je ne te retiens pas, répliqué-je dans un souffle, surprise par ma propre audace.

– Tu es une déesse... souffle-t-il avec un regard carnassier qui fait immédiatement monter la température de plusieurs degrés dans cet espace confiné.

Mais l'ascenseur, de nouveau, a ouvert ses portes. À ma grande surprise, nous ne sommes pas dans un couloir, mais au milieu d'une suite immense qui a toute l'apparence d'un appartement de luxe. En face de nous, au loin, la mer étend ses couleurs merveilleuses sur toute la largeur de la baie vitrée devant laquelle deux immenses canapés noirs, aux lignes épurées, se font face. Mais je décèle ici et là quelques objets personnels : du matériel photo, quelques livres... On dirait que cette suite est habitée.

Interloquée, je regarde William qui ne semble pas comprendre d'où provient ma surprise. Enfin il m'annonce : « J'ai pensé que nous serions plus tranquilles ici. »

– Tu as... réservé une suite pour me... parler ? dis-je, éberluée.

– Eh bien, dans la mesure où il s'agit de la suite particulière que je réserve à mon usage exclusif dans un hôtel qui m'appartient, je ne sais pas si on peut, techniquement, parler de réservation, explique-t-il, visiblement amusé par ma remarque.

Évidemment ! Du William Burton pur jus, conclut ma petite voix en se frappant le front.

– Installe-toi, me dit William en reprenant sa voix distante. Celle qui veut dire « nous avons à parler » et que je redoute entre toutes – bien que ce ton particulier soit également des plus émoustillants.

Sans mot dire, je m'assieds sur le canapé qu'il me désigne pendant qu'il s'installe près de moi.

– Comment vas-tu, Solveig ? me demande-t-il sobrement.

– La situation est vraiment préoccupante à Hannah Beach, dis-je de but en blanc, première idée qui me vient à l'esprit pour éviter de répondre directement à sa question. Mais, Violaine vient d'arriver sur l'île, avec Robin, ajoutai-je avec un sourire pour tempérer la situation.

– Robin ? Relève immédiatement William avec un froncement de sourcils qui n'annonce rien de bon.

– Oui... c'est, un ami d'enfance, dis-je en me trémoussant d'embarras, ce qu'il ne manque pas de remarquer.

– C'est-à-dire ? Questionne-t-il, suspicieux.

– C'est-à-dire rien. Un ami d'enfance, me défends-je avec plus de fougue que je ne le voudrais.

– Laisse-moi deviner, Solveig : un ami d'enfance amoureux de toi ? insiste-t-il avec froideur.

– P... peut-être un peu, concédé-je en rougissant. Mais c'est surtout un ami ! Insisté-je, paniquée à l'idée que William puisse imaginer une seule seconde que ces sentiments soient partagés.

Mais la réaction de William est bien différente de celle que j'aurais pu prévoir. Soudain, tout son corps se tend. Les yeux se perdent dans le vide et je peux voir se serrer ses mâchoires. On dirait que, sous un calme apparent, il est prêt à exploser.

– Solveig, je n'ai pas le droit de t'empêcher d'être heureuse. Si ce garçon est amoureux de toi, c'est bien. J'espère que tu l'aimes, toi aussi, assène-t-il d'une voix calme et distante, en me regardant sans ciller, du fond de ses beaux yeux qui, tout à coup, me semblent presque menaçants.

Mais cette fois, je ne peux m'empêcher de sortir de mes gonds.

– Ah non ! Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ! Je ne suis pas amoureuse de Robin. C'est un ami ! Et puis tu ne m'empêches pas d'être heureuse, William ! Je n'ai jamais été aussi heureuse que depuis que je te connais... m'exclamé-je avec fougue, sans mesurer la portée de mes paroles.

Le regard de William, imperceptiblement, s'est modifié et ses yeux ont retrouvé leur mobilité. Comme si la vie, à nouveau, était entrée en lui. Pendant quelques secondes, il me contemple d'un regard insondable, sans prononcer une parole.

– Alors tu... tu es heureuse ? questionne-t-il simplement. Notre... relation te rend heureuse ? demande-t-il comme s'il était réellement surpris.

– Mais oui, évidemment ! William, parfois, j'avoue que je ne te suis pas...

– Qu'est-ce que tu ne comprends pas, Solweig ? demande-t-il avec calme.

– Pourquoi tu es parti si furieux après moi, l'autre jour, par exemple. J'ai été témoin par hasard de cette scène et je sais désormais que quelque chose de grave t'a fait souffrir, dans le passé. Je voulais simplement que tu le saches, parce que c'est ce qui me semblait honnête. Pourquoi tu ne m'en as-tu jamais parlé si c'est tellement important pour toi ?

L'espace d'une fraction de seconde, le visage de William semble se tordre d'horreur à l'évocation de ce souvenir, mais il reprend si vite contenance que j'ai l'impression d'avoir rêvé.

– Parce que c'est inutile. Qu'est-ce que ça changerait si je te racontais ? Tu éprouverais encore plus de pitié, dit-il d'une voix faussement détachée.

Mais, très vite, il se reprend et ajoute : « Notre arrangement ne te convient-il pas ? »

Il me faut quelques secondes pour rassembler mes idées. Je suis consciente qu'un seul mot peut faire basculer notre conversation... Je me lance, finalement, une boule glacée au fond de l'estomac.

– Si la question est : « Est-ce que je me sens bien et heureuse quand je suis avec toi ? » alors la réponse est : « Oui, je le suis. » Mais les compromis que tu cherches à trouver... je... je ne suis

pas sûre qu'ils soient... réalistes, dis-je en regardant mes pieds, terrifiée par mes propres paroles. Tu me parles de relation basée sur le plaisir... mais comment aimer pleinement les moments que nous passons ensemble si nous n'acceptons pas l'autre dans sa totalité ? On dirait que tu veux me protéger de quelque chose que je ne crains pas, William... je ne te crains pas. Ni toi ni ton passé. Tu peux être ou avoir été ce que tu veux, ça ne change rien au fait que je me sente bien quand je suis avec toi. Et quand je ne suis pas avec toi, tu me manques.

Dans le silence qui suit la longue tirade que je viens de prononcer, je peux entendre le vacarme intérieur de William. Je ne comprends pas sa façon de réagir, mais je vois bien qu'il se livre à un pénible débat intérieur...

Lorsqu'il plonge enfin ses yeux dans les miens, je n'ai pas la moindre idée de ce qui s'apprête à sortir de sa bouche. Je crains le pire. J'espère le meilleur. Après avoir laissé

s'échapper un long et douloureux soupir, sa belle voix, plus grave encore que d'habitude, me parvient, comme si elle venait de très loin.

– Oh, Solveig, murmure-t-il simplement. Tu ne comprends pas... Je devrais te demander de sortir de cette pièce sans te retourner... mais tu te tiens là, devant moi, avec ta douceur extraordinaire et ces yeux bleus dans lesquels j'ai l'impression parfois de contempler le bonheur. Je n'arrive pas à te demander de partir. On dirait que tu m'as ensorcelé...

Il dit cela avec tant de conviction que je pourrais être tentée de le croire, me lever et partir. Mais en cet instant précis, je n'ai qu'une idée en tête : le convaincre justement de ne pas me laisser faire une chose pareille... Alors je me rapproche de lui et murmure d'une voix imperceptible :

– Je ne partirai pas, William. C'est au-dessus de mes forces.

– S’il te plaît... insiste-t-il, d’une voix faussement agacée, adoucie d’un imperceptible sourire en coin.

Mais je me suis encore approchée. Je ne peux pas imaginer ma vie sans cet homme et je suis prête à tout, peut-être même à n’importe quoi pour qu’il ne me rejette pas. Mon corps entier le désire si ardemment que j’ai à peine conscience de l’attitude plus séductrice que je viens d’adopter.

Jambes croisées l’une sur l’autre, j’ai avancé le buste et je me penche désormais légèrement vers lui. Mon épiderme, soudain, est devenu plus sensible et toutes mes perceptions me semblent amplifiées : l’air piquant de la climatisation, le parfum de la peau de William qui monte doucement jusqu’à moi et, sur le canapé, le frottement du cuir contre ma peau, qui m’électrise étrangement.

En plongeant mes yeux dans les siens, je répète :

– Je ne partirai pas.

Mâchoires serrées, il me regarde alors d'une manière nouvelle, comme d'un air de reproche et martèle d'une voix coupée :

– Ne fais pas ça, Solveig...

– Ne pas faire quoi ? dis-je d'une voix sibylline pendant que je gagne encore quelques centimètres pour me rapprocher de lui.

– Ne me tente pas, dit-il presque avec dureté.

– Je ne partirai pas, William, dis-je pour la troisième fois.

Alors, sans ajouter un mot, comme un lion se jette sur l'antilope qu'il convoite depuis des heures, sans crier gare et avec souplesse, William s'abat sur moi, me renversant d'un geste vif sur le canapé, tout en maintenant mes poignets appuyés fermement sur le canapé, au-dessus de ma tête.

– Le plaisir ? demande-t-il d'un air de défi et le souffle court. Uniquement le plaisir ?

D'un geste de la tête, j'acquiesce.

– Oh, Solveig, tu me rends fou... répond-il d'une voix saccadée, grisé par le désir soudain qui nous embrase.

William est allongé au-dessus de moi, les jambes de part et d'autres des miennes. Contre mon ventre, je peux sentir son sexe se gonfler et je ne peux m'empêcher d'onduler du bassin pour le caresser doucement à travers nos vêtements.

Le bruit de nos respirations emplît la pièce, désormais chargée du parfum entêtant des plaisirs qui nous attendent.

William, presque sauvagement, prend mes lèvres et m'embrasse avec une fougue qui confine à la brutalité. Sa langue force le doux barrage de ma bouche et lorsque la saveur de son haleine

suave se répand dans ma gorge, je ne peux retenir un gémissement d'extase. Ce baiser plein de rage et de fougue ressemble à une dispute passionnée. Nos lèvres se heurtent, se caressent, s'ouvrent et se ferment voluptueusement pendant que nos langues se livrent à un ballet sauvage qui éveille chaque parcelle de mon corps, l'ouvre et le tend vers les folies que nous allons commettre.

– Je te veux toute à moi, Solveig, murmure William d'un air de défi, mêlant ses paroles aux baisers pendant que sa main redescend le long de mon corps, frôlant mes seins, mes hanches, puis glissant le long de ma jupe à la découverte de ce qu'elle dissimule.

Sans attendre, des doigts glissent le long de ma culotte, puis franchissent le fin barrage que représente le tissu avant de plonger au creux de mon intimité. De surprise, je laisse échapper un cri.

– Tu es déjà ruisselante, Solveig, murmure William d’une voix légèrement provocante, le visage perdu dans le nuage roux éparpillé autour de moi. Je vais te prendre maintenant, ici, comme ça, avec tes vêtements. Ne bouge pas, je veux te regarder ainsi offerte à moi.

Alors, William s’écarte de moi, me laissant allongée sur le dos, jambes à demi-écartées, jupe à demi-relevée, chemisier en bataille, dans une position aussi indécente qu’excitante. Ma poitrine se soulève rageusement tant je suis impatiente.

Au-dessus de moi, William s’est débarrassé de sa chemise, qui gît désormais à quelques mètres, sur le sol. Je le regarde maintenant débou-tonner son pantalon, mes yeux sont rivés sur la bosse palpitante qu’il renferme et je halète à l’idée de découvrir sa resplendissante nudité. Mais mon amant se contente de défaire les premiers boutons avant de finalement se raviser et je peux déceler dans son regard l’envie de me

mettre au défi, de m'inviter à franchir de nouvelles limites...

Alors il s'agenouille encore au-dessus de moi et entreprend de défaire l'un après l'autre les boutons de mon chemisier. Celui-ci s'ouvre délicatement, dévoilant un soutien gorge vert d'eau, cadeau de William. La dentelle révèle, plus qu'elle ne dissimule, deux globes blancs et ronds, surmontés de leurs pointes roses et dures.

À travers le tissu, mon amant les baise l'une après l'autre, avant de plonger les mains sous la dentelle pour en extraire mes seins, tout en les caressant avec tendresse. Mes mamelons roulent entre ses pouces, provoquant de longues volutes de plaisir dans chaque recoin de mon corps, qui vibre comme les cordes d'un violon sous l'effet d'un archet. Ses lèvres m'aspirent avec avidité, me conduisant parfois au plus près d'une douleur étrange qui amplifie encore le plaisir, mais sans jamais franchir ce seuil.

J'ai déjà perdu toute notion du temps, comme si mon corps ne répondait plus qu'au plaisir que mon amant me donne. Je le laisse m'entraîner sur les chemins de la volupté. Plus rien d'autre ne compte.

Un instant, William se redresse pour me regarder. Tout en caressant mes cheveux, il prend ma main pour la conduire à hauteur de ses cuisses. Je comprends ce qu'il attend de moi.

Alors, timidement, je laisse mes doigts courir le long de sa cuisse, par-dessus son pantalon. Je m'égare ensuite à l'intérieur de sa cuisse brûlante et pétris délicatement les muscles tendus sous sa peau tout en remontant lentement, au plus près de sa virilité.

Lorsque j'effleure l'arrondi de ses testicules, William se mord les lèvres en inspirant profondément, trahissant son plaisir, ce qui me donne de l'assurance. Lentement, je remonte le long de sa verge, à présent dure comme un marbre et je la

caresse longuement, jouant à remonter jusqu'aux boutons qui pourraient la libérer définitivement... mais non, pas tout de suite. Je préfère poursuivre mon exploration, attentive à sa respiration et aux moindres tressaillements de son corps.

Puis je m'enhardis. D'un simple geste du pouce, je fais sauter les boutons qui le retiennent prisonnier, un à un. J'enserme ses hanches de mes deux mains. Hypnotisée par son corps de dieu grec, je les laisse errer sur son ventre musclé, je remonte jusqu'au nombril puis au plexus avant de me concentrer à nouveau sur le membre brûlant qui m'est encore caché. Mes doigts glissent sous l'élastique de son boxer à la rencontre de ses fesses fermes et rondes, contractées par la tension sexuelle qui nous unit.

Enfin, sous le boxer, ma peau entre en contact avec son membre puissant, nous arrachant à tous deux un long gémissement. Mes doigts se referment sur lui en un anneau voluptueux qui cou-

lisse lentement jusqu'à son ventre avant de remonter jusqu'à son extrémité la plus sensible, la plus fragile. L'extrême douceur de sa peau m'émeut.

William, les yeux fermés, goûte chacun de mes mouvements, une expression d'extase peinte sur le visage. Je m'enhardis encore, jouant à varier la pression de ma main autour de lui, à calmer ou attiser l'impatience que je peux percevoir en réécoutant le rythme de sa respiration, de ses soupirs... Et lorsque j'entreprends de baisser son boxer pour libérer son sexe, voir son torse se cabrer sous l'effet du plaisir provoque en moi un afflux de plaisir nouveau, celui de le sentir soumis à moi, d'une certaine façon.

Je me sens si puissante lorsque tu m'ouvres la porte de ton désir...

Et lorsque surgit sa verge longue, lisse et noueuse, mon désir de lui franchit un nouveau cap. La surface de ma peau s'électrise et je sens

tout mon corps se tendre vers elle. Au creux de mon corps, une flamme s'allume, impatiente de recueillir ce membre victorieux en son sein.

C'est cet instant que choisit William pour ouvrir les yeux et me dire d'une voix autoritaire : « c'est comme ça que je te veux. Provocante et offerte. »

Sans ajouter un mot, il se recule. Mais dans son mouvement, il prend soin d'entraîner avec lui ma culotte qui glisse sans se faire prier jusqu'au bas de mes jambes. À genoux près de moi, William ôte rapidement son pantalon, qu'il envoie valser sans cérémonie quelques mètres plus loin, puis écarte doucement mes cuisses. Avec un regard plein de tendresse, il laisse courir un doigt faussement distrait le long de mon petit buisson roux et, d'un seul geste, remonte ma jupe. Entièrement cette fois.

À présent, je n'espère plus qu'une chose : qu'il me prenne sans attendre. Je veux sentir Wil-

liam au fond de moi. Pour le lui faire comprendre j'avance mon bassin au-devant de lui.

– Maintenant, William. Je t'en supplie, maintenant... dis-je dans un semi état de conscience, consumée par le désir que j'ai de lui.

Alors, sans dire un mot, ses mains écartent largement mes jambes, il s'avance au-dessus de moi. Sexe dardé vers mon ventre, je le vois déchirer une petite enveloppe brillante sans me quitter des yeux, puis prendre ma main pour que je déroule sur son sexe palpitant le préservatif qu'il me tend.

Un instant plus tard, je peux enfin le sentir contre moi. Je suis trempée par le flot de désir qui m'assaille et, lorsque son doigt remonte doucement le long de mon sexe, je me mords les lèvres pour ne pas crier.

Le contact de son index sur mon bouton, pendant que son membre s'enfonce avec une len-

teur démoniaque dans le fourreau brûlant de mon intimité, est le plus divin des châtements et tout mon être se cristallise dans cette sensation étourdissante. Avec une délicatesse inouïe, William masse mon clitoris, qui gonfle sous ses doigts, appelant ses caresses et provoquant de fulgurantes ondes de plaisir qui se répandent en cascades dans tout mon corps. Le parfum de sa peau se transforme lentement, se fait plus suave, plus piquant... l'odeur de sa peau pendant l'amour est l'aphrodisiaque le plus puissant que je connaisse...

Il me pénètre entièrement à présent et je me sens possédée comme jamais auparavant, clouée sous lui, victime consentante de chacun de ses assauts. Il me prend fort et vite, tout en caressant mon clitoris avec une lenteur qui me donne envie de hurler. Le va-et-vient de son membre en moi me brûle. J'ai l'impression de littéralement m'embraser, jusqu'à ce qu'enfin éclate en moi, avec la violence d'un coup de tonnerre, un or-

gisme dévastateur qui me propulse au paroxysme du plaisir.

De très loin, la voix de William, me parvient :
« Oui ma Superbe, jouis... jouis longtemps, laisse-toi aller, ton plaisir est si beau... »

Lorsque je reviens à moi, mon amant me possède toujours, avec plus de vigueur que jamais. Il me couvre de baisers. Le visage, les épaules, le cou... Je soupire de bonheur.

Mais je sais que nous n'allons pas en rester là. Après ces secondes d'extase, nous avons tous deux besoin de reprendre notre souffle. Je pousse tout de même un grognement de déception lorsque William se retire de mon corps. Je voudrais le garder en moi à jamais... jamais je ne serais repue de lui.

À genoux à côté de moi, en silence, il entreprend de me déshabiller. Complètement cette

fois. Ma peau claire forme un contraste incroyable avec le noir du canapé.

– Si je n'avais pas si impérieusement envie de te faire l'amour encore une fois, Solveig, je voudrais te prendre en photo. Tu es ce qui existe de plus beau au monde. Aucun paysage ne t'arrive à la cheville, dit William dans un souffle, tout en laissant ses doigts se perdre dans les reliefs de mon corps.

Mon plaisir renaît instantanément et un frisson d'excitation court sur ma peau dans l'attente nerveuse et ardente de ce qui va se produire...

Alors, William, en silence, me prend la main et m'incite à me lever avec lui. Tout en admirant sa plastique exceptionnelle, j'obéis et le suis à travers la grande pièce. Nous approchons de la baie vitrée qui donne sur la plage. Une large terrasse nous protège de l'extérieur et nous nous trouvons au dernier étage, mais je marque tout à

coup un mouvement de recul à l'idée que l'on puisse être vus.

Mon amant s'est placé derrière moi, m'enlace tendrement. Je sens à nouveau son érection contre mes fesses, que je ne peux m'empêcher de faire onduler pour provoquer son désir encore davantage. Tout en caressant mes cheveux, il chuchote : « Personne ne peut nous voir, Solveig. »

Instantanément, je me détends et me laisse à nouveau aller à la torpeur délicieuse qui me gagne lorsque qu'il pince les petits boutons roses et vivants au centre de mes seins, dressés à la rencontre de ses doigts savants.

— Penche-toi, maintenant, Solveig. Laisse-moi admirer la cambrure de tes reins. Appuie tes mains contre la vitre.

En l'écoutant parler ainsi, le visage noyé dans ma chevelure, je sens mon pouls accélérer dangereusement. Sans dire un mot, je m'exécute,

émoustillée par cette posture nouvelle, pleine de la promesse de plaisirs encore inexplorés.

Dans cette position, je peux sentir l'air caresser mon sexe ouvert. C'est une sensation des plus excitantes et l'idée des yeux de William, rivé sur mon corps, m'excite au plus haut point.

Doucement, il s'insinue entre mes jambes tout en embrassant mes épaules frissonnantes. Un doigt inquisiteur remonte le long de ma fente mouillée, écarte les pétales de mon sexe, puis se presse contre mon clitoris.

– Oh, William, soufflé-je, la respiration coupée par le plaisir qu'il me donne, tout en remuant le bassin pour amplifier chacun de ses mouvements.

– Je te veux tellement ! s'exclame mon amant avant d'exiger d'une voix pleine d'autorité : cambre-toi encore, offre-moi tes reins, tes fesses rondes, ton sexe trempé...

En disant cela, il enroule une main dans ma longue chevelure et me tire en arrière pour m'indiquer ce qu'il attend de moi. Ainsi écartelée, je peux distinguer mon reflet dans la vitre : lèvres entrouvertes, visage en arrière, poitrine dressée à l'extrême... William fait de moi une amante scandaleuse.

De sa main libre, William continue de pétrir mon clitoris pendant que mes liqueurs intimes se déversent sur sa peau. La sueur perle désormais sur nos corps dans un million de gouttelettes fines, qui donnent un nouveau relief au contact de nos corps l'un contre l'autre, plus sensuel que jamais.

Et lorsque je sens s'insinuer en moi la pointe du sexe de l'amant extraordinaire qui se tient derrière moi, je ne peux réprimer un cri. Son propre cri me répond en écho.

D'un seul mouvement des reins, il entre en moi. Je peux sentir son membre jusqu'au fond

de mon ventre. Cette vibration sensuelle se répercute partout en moi, me possédant entièrement. Je halète lorsqu'il s'enfonce une deuxième fois en moi dans un assaut d'une force fulgurante. Je hurle de plaisir :

– Oui ! Pénètre-moi encore. Viens au fond de moi ! crié-je au comble de l'excitation.

Galvanisé par ces paroles, William redouble encore de force dans son assaut. Les vitres contre lesquelles je m'appuie, tremblent sous la brutalité de cette glorieuse chevauchée et mon clitoris est désormais tendu à faire mal, sur le point de laisser exploser mon plaisir.

– Je t'en supplie, William, prends-moi ! lui crié-je

– Oh, Solveig ! c'est si bon d'être en toi. Tu vas me rendre fou ! Je te désire si fort ! murmure William, mâchoires serrées par un plaisir qu'il tente de contenir encore.

Puis, comme un cheval lancé au triple galop, son va-et-vient se fait de plus en plus rapide, de plus en plus profond et de plus en plus fort jusqu'à ce que nous décollions ensemble vers ce point vertigineux où une immense déflagration de plaisir nous emporte tous les deux.

L'orgasme que m'offre mon amant est si intense que mes jambes ne me portent plus. Deux bras puissants se resserrent alors autour de moi pour me retenir. William, encore haletant, me couvre de baisers tout en me pressant contre lui avec une tendresse infinie.

Lentement, nous glissons tous deux sur le sol, enlacés et éperdus de plaisir.

J'ignore combien de temps nous demeurons ainsi, silencieux, abîmés dans le souvenir de ce que nous venons de vivre, émerveillés par ce que nous sommes capables de nous offrir l'un à l'autre. La danse parfaite de nos corps, leur alchi-

mie totale. Là, en cet instant, je suis bouleversée par l'évidence de ce qui nous unit.

Pendant que William laisse ses mains errer sur ma peau, je me blottis contre lui. Sa peau brillante et ferme, son torse parfait mais blessé, la netteté de ses abdominaux... La perfection de son corps me laisse muette et émue et je sais qu'il suffirait d'une étincelle minuscule pour que nous nous envolions à nouveau vers cet ailleurs où plus aucune barrière ne se dresse entre nous. Je me sens insatiable de lui. Il me comble et me laisse sur ma faim tout à la fois. Dans ses bras, je peux renaître à l'infini. Plus rien ne me fait peur.

Une série de clics me tire de la rêverie dans laquelle je suis plongée : à un mètre environ de moi, William, encore nu, me bombarde avec son appareil photo, pendant qu'un rayon de soleil joue à redessiner mon corps sur le sol de marbre blanc.

4. Le choc des contraires

Dans l'incroyable salle de bain de la suite privée de William, je me laisse aller au plaisir de l'eau qui ruisselle sur ma peau, encore étourdie par la sensualité irréaliste des quelques heures que nous venons de vivre. Je pense aux photos que William vient de prendre de moi, nue dans la lumière, après avoir fait l'amour. Je n'aurais jamais osé une telle chose avec qui que ce soit d'autre que lui et à la simple pensée de ce moment, bien que je sois seule dans la pièce, je peux sentir mes joues s'empourprer, aussi bien d'embarras que de plaisir.

Malheureusement, quand je sors de la salle de bains, William est de nouveau aussi sombre qu'à mon arrivée, lorsque nous étions installés sur le grand canapé. La passion avec laquelle nous ven-

ons de faire l'amour marque encore chaque parcelle de mon anatomie, mais lui semble déjà revenu sur terre. Malgré moi, je soupire de déception.

Je n'ose dire un mot et lorsqu'il me prend la main pour me raccompagner, je peux sentir à quel point il est troublé, distant, même si je ne m'explique pas pourquoi. Dans l'ascenseur qui me reconduit dans le hall de l'hôtel, nous ne parlons pas, chacun perdu dans ses pensées. Nous ne parlons pas, mais il ne cesse de me tenir la main en caressant de son pouce le creux de ma paume, jusqu'à ce que la porte s'ouvre.

Quand nous parvenons à l'extérieur, j'ai l'impression d'entrer dans un autre monde. La lumière du dehors m'éblouit et la chaleur est insupportable. Il est près de 2 heures de l'après-midi et, sous les latitudes bahamiennes, nous vivons un été qui n'en finit jamais. Mais j'ai le cœur lourd, tout à coup. Notre discussion de tout à l'heure n'a pas vraiment fait avancer la situation et je

me sens aussi démunie que je l'étais en arrivant. Peut-être même davantage.

– Solveig, murmure William avec tendresse en me prenant dans ses bras quand nous parvenons à hauteur du scooter...

Je me love contre lui, humant le doux parfum de sa peau, craignant ce qu'il va me dire. Au bout d'un long moment, il s'écarte, embrasse mes lèvres puis, après ce qui semble être une pause destinée à l'aider à trouver les mots qu'il faut, m'annonce avec la plus grande douceur :

– J'ai besoin de temps, Solveig. Je dois réfléchir à la route sur laquelle nous nous sommes engagés et pour le moment, je suis perdu. Donne-moi quelques jours pour prendre mes distances. Mais n'oublies pas que tu me manques déjà, conclut-il avec un sourire.

En l'entendant ainsi parler, les yeux me piquent et dans mon empressement à m'éloigner,

pour qu'il ne perçoive pas mon désarroi, je laisse échapper mon sac, qui s'échoue lamentablement aux pieds de mon amant.

D'un geste leste et précis, il se baisse pour le rattraper, mais dans la chute, l'ordonnance du médecin s'envole. William la saisit au vol et, pris soudain d'une inquiétude perceptible, il me demande, sans même examiner le papier :

– Solveig, tu es malade ?

– Non, non, fais-je évasive, toujours secouée par ce qu'il vient de m'annoncer.

– Alors pourquoi une ordonnance ? insiste-t-il, inquisiteur.

– Ce n'est rien, juste une prise de sang... de contrôle, répliqué-je pour le rassurer.

– Alors, tu as un problème ? corrige-t-il, sincèrement inquiet.

– Mais non, tout va bien. C'était simplement... une ordonnance pour que je puisse prendre la... la pilule, dis-je en rougissant.

Un bref instant, le visage de William s'éclaire avant de reprendre une expression plus grave.

Sans commentaire, il me tend le papier, me regarde monter sur le scooter et s'assure que mon casque est bien ajusté, en vérifiant les attaches. Enfin, il dépose un petit baiser sur mon nez avant d'ajouter, un demi sourire au coin des lèvres : « Sais-tu que tu es ravissante, avec ce casque ? À bientôt, Solveig. »

Pour ne pas me laisser submerger par la tristesse, je ne m'attarde pas, enclenche le bouton du démarreur et me dirige sans me retourner vers la route qui conduit à Hannah Beach.

Lorsque j'arrive à la maison, j'ai la gorge nouée par l'angoisse.

Je dois lui laisser du temps. S'il savait quelle épreuve cela représente pour moi...

Le reste de la journée s'écoule dans la plus totale morosité, entre mon humeur sombre et l'anxiété de Sabine qui se bat toujours contre l'administration. La soirée ne peut se vanter d'aucune amélioration notable de mon humeur. Et ce n'est que le lendemain que je me déride un peu en apercevant remonter de la plage mes deux amis de toujours, Violaine et Robin, tout sourire et déjà bronzés par le soleil de l'île.

– Bonjour les amis ! dis-je d'une voix soudain joyeuse. Vous venez vous inviter à déjeuner ?

– Eh bien... ça dépend, répond instantanément Violaine. Tu nous invites ?

– Avec joie, dis-je sans hésiter, convaincue que la présence de mes deux amis fera autant de bien à Sabine qu'à moi-même.

Enfin, Robin est redevenu normal avec moi et le déjeuner se déroule dans la légèreté, au milieu des récits enthousiastes des deux nouveaux employés du village de vacances Hermann, déjà émerveillés par les richesses de l'île. Sabine, trop

heureuse d'être entourée de jeunes gens enthousiastes, se laisse gagner facilement par cette trouée de ciel bleu dans nos grisailles personnelles et nous passons tous ensemble un moment délicieux... qui se rompt net à l'arrivée d'une personne inattendue.

William, vêtu d'un pantalon de toile brune et d'une chemise blanche se tient debout sur la terrasse.

Mon Dieu... quel homme incroyable. Je ne m'habituerai jamais à la décharge de beauté qui éblouit ma rétine chaque fois que je le vois...

Autour de la table, toutes les voix ont cessé subitement et, pour enchaîner, je me lève à sa rencontre.

– William, bonjour ! dis-je un peu timidement.

– Bonjour, Solveig, me dit-il avec chaleur, puis, pour couper court à mon trouble, il s'avance

vers la tablée, serre la main de Sabine avant de se présenter à Violaine, puis à Robin.

Je ne peux m'empêcher de remarquer une raideur manifeste, entre les deux hommes. Instinctivement, je sens qu'ils ne s'apprécient pas. Ils sont si différents, tous les deux. Presque des contraires. Robin, le calme, le réservé, le romantique ; William l'impétueux, le complexe, le passionné... mais je n'ai pas le loisir de développer leurs différences, car William s'est déjà retourné vers moi. Je constate qu'il porte un paquet assez volumineux à la main et, je ne sais pas pourquoi, cette situation me paraît soudain des plus incongrues...

– Pardon d'interrompre votre repas, dit-il à la cantonade avant de s'adresser plus particulièrement à moi : Solveig, as-tu une minute à me consacrer ?

– Oui, bien entendu, fais-je en l'entraînant vers le bar, où, à cette heure-ci, nous serons plus tranquilles.

Une fois que nous sommes assis sur deux hauts tabourets qui font face au comptoir, William dépose devant moi le paquet.

– Pour toi, annonce-t-il laconiquement.

– Qu'est-ce que c'est ? dis-je, surprise par ce cadeau inattendu... et plus encore parce qu'il s'est donné le soin de l'apporter lui-même.

– Un ordinateur, lâche-t-il avec assurance. C'est du bon matériel. Avec ça, tu vas travailler encore mieux ! Tout est installé, tu n'as qu'à l'allumer.

Un ordinateur ? Je n'ai nul besoin d'un ordinateur... le mien est déjà très performant...

– Mais... tenté-je de protester.

– Pas de « mais », Solveig. Il te faut ce qu'il y a de meilleur, insiste-t-il sans me laisser la moindre chance de placer mes arguments.

Ne sachant quoi dire, je me contente de sourire. Non pas tant pour l'ordinateur – même si

c'est, une fois de plus, un cadeau somptueux – que pour sa présence ensorcelante et imprévue... Et puis, je ne peux pas m'empêcher de penser que ce cadeau soudain n'est qu'un prétexte, en réalité, pour me voir : William sait très bien que mon ordinateur est parfaitement adapté à mes besoins. Si ce n'était pas le cas, je suis sûre qu'il m'en aurait déjà fait la remarque il y a longtemps... Cette pensée me donne le cœur léger.

– Comment vas-tu ? demande-t-il en me prenant la main.

– Je ne sais pas quoi répondre à cette question, dis-je en soulevant les épaules, tout en lui souriant d'un air d'excuse. Et toi, William, comment vas-tu ? Ajouté-je pour faire diversion.

– Je ne sais pas quoi répondre à cette question, répond-il, un air malicieux au coin des lèvres, air qui me donne envie de me jeter sur lui.

Sans rien dire, il me contemple quelques instants pendant que je me laisse envoûter par sa beauté irréelle. Enfin, il se lève et me dit : « Je ne

peux pas rester plus longtemps. Je... j'avais simplement envie de voir ton visage. »

Mon cœur se liquéfie à ces mots, mais j'essaie de conserver un semblant de dignité en le raccompagnant sur la terrasse, où, sous le regard de mes amis, il m'embrasse tendrement sur les lèvres pour me dire au revoir.

Au moment de me laisser, il chuchote : « Je ne t'ai pas vue depuis vingt-quatre heures et tu me manques déjà tellement, Solveig... »

– Oh ! Et ce Robin... je voudrais qu'il soit à des milliers de kilomètres de toi. Il est bien trop amoureux à mon goût, ajoute-t-il dans un mélange de douceur et de colère contenue, avant, cette fois, de disparaître pour de bon.

De nouveau, je me dirige vers la terrasse. Sabine a disparu du paysage. Seuls demeurent Violaine et Robin qui me regardent tous deux avec des yeux ronds.

– Oh là là ! Siffle Violaine avec sa franchise coutumière. Tu m’avais dit qu’il était canon, mais c’était très au-dessous de la réalité, Sol ! Je me demande si j’ai déjà croisé un homme aussi beau...

Je ne peux m’empêcher de piquer un fard. À la fois parce qu’elle a entièrement raison : la beauté de William est un pur objet de scandale, à la fois à cause de son manque de tact vis à vis de Robin. Celui-ci, en effet, baisse piteusement les yeux sur la table.

Violaine, comprenant cela s’éclipse sous le prétexte d’aller aider Sabine à faire la vaisselle, me laissant seule avec mon ami. Je m’avance doucement vers la table et m’installe en face de lui, ne sachant comment rompre le silence. Mais celui-ci me devance.

– Waouh... fait-il, comme impressionné. Voilà donc l’homme qui a conquit le cœur de la femme que j’aime.

– Oui, c’était bien William, dis-je embarrassée.

– Tu sais, Sol... je devrais avoir le cœur brisé, en ce moment. Cette scène aurait dû me briser en mille morceaux et je me rends compte que non. Je suis toujours là, entier. Sonné, oui ; un peu jaloux, oui. Mais pas perclus de chagrin. À présent, vois-tu, je me demande même si ce n’était pas cela, précisément, que je suis venu chercher ici : j’avais besoin de prendre cette claque pour comprendre que tu as raison, au fond. Nous sommes amis.

– Oh... Robin, dis-je émue.

– Mais ce n’est pas tout. Depuis que je suis ici, je constate que tu es plus belle, plus souriante et plus sûre de toi. En quelques semaines, tu t’es transformée. La Solveig de toujours, mais mieux encore. Je commence à comprendre pourquoi tu es partie de France... tu avais besoin de davantage d’espace pour prendre ton envol, d’un écrin à ta mesure. Et je vois que tu l’as trouvé...

La façon dont il me parle me touche profondément. Pour la première fois depuis longtemps, je comprends que Robin sait véritablement qui je suis, qu'il me connaît mieux que personne. Je le regarde intensément pendant qu'il poursuit :

– Je ne te dis pas que je vais guérir de toi demain matin, mais, je ne sais pas... je me sens comme soulagé, maintenant. Je crois que je vais enfin pouvoir passer à autre chose. Je sais que suis le garçon extraordinaire d'une femme extraordinaire quelque part en ce monde, Sol. Et je vais pouvoir commencer à regarder autour de moi pour ne pas risquer de la manquer si d'aventure elle croisait mon chemin, achève-t-il sur un ton plein d'espoir.

Mais avant de conclure, il ajoute : « Mais que ce William ne te fasse pas souffrir, ma Sol... sans quoi il aurait affaire à moi... » tout en m'adressant un visage grave, plein de gentillesse et de détermination.

Quant à moi, je sens qu'une ombre vient de se dissiper. Après tant d'années d'une relation ambivalente et difficile, il me semble qu'enfin je retrouve le Robin que j'aime, le confident de mon enfance. Pour la première fois depuis longtemps, je n'ai aucune difficulté à me lever, contourner la table et l'enlacer de tout mon cœur pour déposer un baiser sonore sur sa joue.

Lorsque je relève les yeux, les regards interloqués de Violaine et Sabine nous font éclater de rire tous les quatre. Puis Violaine, en regardant sa montre, s'empresse d'annoncer à Robin qu'il est temps de partir.

Avant de me quitter, elle m'adresse discrètement un geste des mains qui, dans notre langage, signifie : « Dis donc, ma vieille, je n'ai pas tout compris au film. Tu as ordre de me raconter tout ça dans les 24 heures ! »

Je ris de bon cœur en la regardant faire, promettant, d'un clin d'œil, qu'elle obtiendra tous

les éclaircissements voulus en temps utile, c'est-à-dire dès que nous aurons un moment de libre toutes les deux.

– Solveig, es-tu bien certaine que ce William est l'homme qu'il te faut ? Robin a toutes mes faveurs... commente Sabine, maintenant que nous sommes seules.

– Je crois que les dés sont jetés, Sab, dis-je en riant. Quant à William, la question est trop vaste pour que nous puissions en discuter maintenant, éludé-je en lui lançant un sourire joyeux.

Et maintenant, au travail ! songé-je en pénétrant à nouveau dans le bar, tout en réalisant que j'ai un paquet à ouvrir.

Sans feindre mon impatience, je me dirige vers le comptoir et entreprends de déballer mon somptueux cadeau, songeant à la nature un peu surréaliste de cette situation. Je découvre un splendide ordinateur portable Mac nouvelle génération en aluminium brossé. Sans aucun

doute, un modèle d'une puissance bien supérieure à mes besoins réels. Délicatement, je l'ouvre et appuie sur le bouton de démarrage.

En une fraction de seconde, la machine est lancée. Sur l'écran d'accueil, je peux lire une note, inscrite en jaune sur mon écran : « Travaille bien, ma déesse ! »

Un sourire, sans doute particulièrement niais, barre mon visage. Cet homme a le don de me charmer. Mais c'est loin d'être la seule surprise que me réserve la machine...

En fond d'écran, je découvre une photographie magnifique de Cat Island. J'ai beau n'avoir jamais vu cette photo, je reconnais immédiatement la patte de son auteur : Miller White, sans aucun doute. À nouveau, je fonds. Mais ce n'est rien comparé à l'émotion qui s'empare de moi lorsque je découvre un dossier intitulé : « Hannah Beach – sauvetage » que je m'empresse d'ouvrir.

J'y découvre une sélection de liens, de notes, d'adresses web diverses pointant sur des cas similaires à ce qui arrive à ma tante. Je les parcours rapidement et remarque qu'il a mené sa propre enquête. Tout ce qui se trouve ici va nous aider énormément à nous défendre. Tout au bas du dossier, une petite note attire mon attention avec son titre « Pour Solveig ». En l'ouvrant, je peux lire :

« Comme tu peux le constater, je suis prêt à tout pour que tu restes sur l'île. Appelle-moi si tu as besoin d'aide dans le sauvetage de Hannah Beach. W. »

Toutes ces attentions me font littéralement craquer et je me prends à espérer que d'autres surprises soient ainsi dissimulées ici et là sur l'ordinateur. William est vraiment un homme étonnant.

– Solveig, j'ai un service à te demander... demande Sabine depuis l'autre côté du bar, interrompant mes pensées.

– Tout ce que tu veux, Sab ! assuré-je instantanément.

– Il faudrait que tu ailles au port pour faire quelques courses avant que le marché ne se termine. Je dois m'occuper des chambres.

Sans hésiter, je referme le clapet de l'ordinateur et me lève pour me préparer. La perspective de prendre l'Axolotl – le nom de son petit bateau, pour gagner le port, m'angoisse un peu depuis la tempête qui a bien failli me coûter la vie, mais le trajet est simple et je me rassure en me convaincant que, justement, c'est un excellent exercice.

Une demi-heure plus tard, j'amarre solidement le petit bateau de ma tante au ponton légèrement défraîchi du joli port de l'île. Le marché, avec ses couleurs vives, est un paysage des plus charmants et je m'empresse de me mêler

à la foule. En moins d'un quart d'heure, j'ai tout ce qu'il me faut et m'apprête à regagner le bateau, regrettant presque que la course n'ait pas demandé davantage de temps.

Quand tout à coup, dans la cohue, un visage m'interpelle, à une dizaine de mètres. Mon cœur se met à cogner brutalement dans ma poitrine, mais la foule a déjà caché ce profil que je suis presque certaine d'avoir reconnu.

Sans réfléchir, je me lance à sa poursuite, mais rien. Pendant quelques minutes, je parcours les étals, scrute les visages, mais non. Je dois avoir rêvé. Cette femme, décidément, occupe mes pensées bien plus que je ne voudrais le croire...

Résolue à l'idée qu'il ne s'agissait que d'un mirage né de mon imagination, je me décide à rebrousser chemin et me dirige donc, non sans une pointe d'angoisse, vers le bateau de Sabine.

Mais, au moment où je dépose le contenu de mes achats dans la petite embarcation, alors que, machinalement, mon regard porte vers le marché, j'aperçois de nouveau cette silhouette longue, ces cheveux noir de jais... Sans une seconde d'hésitation, je fais volte-face et décide de la retrouver.

La probabilité que ce soit elle est infinitésimale, mais j'ai besoin d'en avoir le cœur net.

5. Tout près de la folie

Prestement, je contourne les deux rangées de bateaux qui font face à la petite avancée de bitume où se trouve le marché. De loin, je vois la femme avancer le long de l'allée principale. Je ne la quitte pas des yeux. Chaque fois que sa silhouette se trouve dissimulée, l'espace d'un instant, par un passant, mon cœur redouble de pulsations à l'idée qu'elle m'échappe à nouveau.

Lorsque je parviens enfin à quelques mètres de l'étal où elle se trouve, occupée à regarder distraitement des bijoux confectionnés à partir de coquillages tressés, je me dissimule pour l'observer. Je suis certaine que c'est elle. C'est la femme de la soirée, à San Francisco. Cette femme brutalement chassée de la maison par William.

Elle est d'une insoutenable beauté. Son profil superbe se découpe dans la lumière. Vêtue d'une longue tunique de lin blanche et d'un pantalon assorti, coiffée d'un lourd chignon sur le bas de la nuque, sa peau bronzée et ses cheveux noirs lui donnent l'air d'une princesse espagnole. Je ne sais pas pourquoi je me sens si jalouse de cette femme, pourquoi j'ai l'impression que sa présence ici est une menace... Je ne me rends même pas compte que, depuis quelques minutes, je l'ai prise, littéralement, en filature.

D'un pas tranquille, presque incertain, elle s'éloigne maintenant du marché. Son visage semble vouloir regarder partout à la fois... peut-être a-t-elle la sensation d'être suivie ? Au fond des ses yeux noirs, une sombre inquiétude paraît lui ôter tout pouvoir de décision et elle semble aller là où portent ses pas, sans but véritable.

Un instant, devant une vitrine, elle s'arrête sans la regarder vraiment, s'attarde quelques secondes, se retourne, semble sur le point de de-

mander son chemin à un passant – son chemin ou tout autre chose – puis se ravise. Elle reprend sa marche, sans hâte. Comme si elle ne savait comment occuper son temps, prise dans un étau d'indécisions.

Je la suis comme je peux. Prenant pour cachette un couple devant un feu de signalisation, puis un camion arrêté sur le bord de la route, profitant de quelques vêtements en présentation à l'extérieur d'un magasin... Et, petit à petit, je la laisse me conduire où bon lui semble.

Au bout d'un quart d'heure, la femme consulte sa montre, mordille sa lèvre. Elle semble être dans l'attente de quelque chose qui la stresse. Mais de nouveau, les yeux dans le vide, elle avance apparemment sans but. Une errance.

Mon cœur s'arrête, lorsqu'elle fait volte face et revient sur ses pas. Je ne suis plus qu'à quelques mètres d'elle, tapie derrière le petit renfoncement d'une maison. Je dois avoir l'air d'une

criminelle en train de préparer un mauvais coup... En réalité, je suis à sa merci : si elle me voit, je ne peux ni reculer, ni avancer. Je n'aurai d'autre choix que la fuite...

Dans ma poitrine, les battements de mon cœur s'accélérent un peu plus à chaque centimètre qui la rapproche de moi. Elle est là, tout près maintenant. Je pourrais presque sentir son parfum.

Je n'ai pas bougé et je scrute quelque chose d'imaginaire, au loin, espérant qu'elle ne me repère pas.

Perdu.

– Mademoiselle ?

La voix de cette femme est grave. Je peux déceler un accent hispanique très léger, mais il y a autre chose... une sorte de tremblement, une sorte de faiblesse...

– Mademoiselle ? reprend la femme.

Je ne peux ignorer qu'elle s'adresse à moi.

Oh, mon Dieu ! Si cette femme est véritablement dangereuse...

Je suis en train de prendre conscience de mon imprudence totale, mais je n'ai d'autre choix que répondre.

– Oui ? dis-je d'une voix défensive, le cœur battant à tout rompre, en évitant de la regarder dans les yeux.

– Pouvez-vous me donner l'heure, s'il vous plaît ? demande-t-elle d'une voix douce, très distinguée, mais très faible.

– Je... je... n'ai pas de montre, dis-je dans une sorte d'affolement.

– Ah... voilà qui est fâcheux... répond-elle en s'adressant davantage à elle-même. Avez-vous une idée du jour que nous sommes ? reprend-elle, l'air toujours absent.

Elle semble me regarder sans me voir. À l'évidence, elle n'a jamais vu mon visage. Elle ne sait pas qui je suis, je pourrais le jurer...

– Nous sommes le vendredi 12 novembre, madame, fais-je poliment, avec l'impression curieuse de marcher sur des œufs.

Le visage de la femme vient de s'assombrir tout à coup. Comme si un coup de tonnerre était tombé sur son humeur, je peux voir ses yeux noirs s'embraser de colère, une colère mauvaise et effrayante qui me glace, même si je sens bien que cela n'a rien à voir avec moi.

– Quelle année ? hurle-t-elle tout à coup d'une voix cruelle qui me cloue de terreur.

– 2010, répliqué-je, automatiquement.

Quelle question étrange. Cette femme est instable, ça ne fait maintenant aucun doute... songé-je en tremblant, intérieurement.

– Tant que ça ? Dit-elle sans plus me regarder, le visage redevenu aussi calme qu'un lac avant de s'éloigner en murmurant des paroles qui me paraissent incohérentes.

Il me faut quelques secondes pour reprendre mes esprits. Je sens mes jambes trembler légèrement sous l'effet de la peur, mais je décide de ne pas en rester là. J'ai besoin de savoir ce qu'elle va faire, à présent. En cas de danger, j'ai toujours mon téléphone.

Je reste encore ainsi une dizaine de minutes à me cacher, changeant de planque chaque fois que la femme en blanc s'approche, ou s'éloigne. J'ai redoublé de vigilance et je dois avouer que l'exercice, malgré la situation, a quelque chose de grisant : j'ai l'impression d'être l'héroïne d'un film d'action.

Mais tout à coup les choses s'accélèrent. La femme semble avoir aperçu quelque chose au loin et toute son attitude s'en trouve modifiée :

elle redresse les épaules, relève la tête et son visage se pare d'une expression surprenante, mélange de joie parfaite et d'angoisse.

Le visage d'une femme amoureuse, se rendant à son premier rendez-vous... songé-je immédiatement, étonnée par ma propre interprétation.

La femme accélère son pas et semble vouloir traverser la rue. Je me prends à redouter qu'elle ne m'échappe. Elle semble maintenant lucide et sûre d'elle. Mais non, le passage des voitures l'empêche de m'échapper. Je regarde alors là où porte son regard.

Et c'est là que le ciel me tombe sur la tête.

De l'autre côté de la rue, à une trentaine de mètres : William.

De surprise, je me tapis plus précautionneusement encore derrière le camion qui me cache à la vue. L'air semble vouloir refuser de passer dans

mes poumons et mes tempes bourdonnent à faire mal, mais je n'ai d'autre choix que de rester vigilante. Tout peut arriver...

En premier, je redoute que la femme ait dissimulé une arme dans son panier. Je ne sais pourquoi c'est la première chose qui me vient à l'esprit : elle veut le tuer, j'en suis certaine. Instinctivement, je me rapproche de quelques mètres, accroupie derrière une enfilade de voitures. Si je croise quelqu'un qui me connaît, je suis perdue, mais peu importe la position étrange dans laquelle je suis, je veux être capable de secourir William en cas de danger.

La nervosité de la femme a redoublé. Je peux la percevoir dans l'atmosphère, autour de moi. William ne semble pas l'avoir vue. Je me demande si je ne devrais pas courir à sa rencontre, mais quelque chose d'inexplicable me retient.

Et mon cœur s'arrête tout court, lorsque je vois les yeux de William s'arrêter sur la femme,

au moment où celle-ci lui adresse un salut timide de la main pour indiquer sa présence. Le visage impassible, William répond d'un bref salut et entreprend de traverser la route.

Ils ont rendez-vous...

Cette conclusion me cause une douleur inimaginable dans la poitrine. Tout à coup, je hais cette femme. Je la hais de tout mon cœur et ce n'est rien comparé à ce que j'éprouve lors que je vois William la rejoindre, puis lui emboîter le pas.

Certes, il ne l'embrasse pas, ne lui sourit pas. Mais il est là, avec elle. Cette femme énigmatique et magnifique qui semble pourtant lui avoir fait tant de mal...

Je n'ai pas à les suivre longtemps, car ils s'installent tous deux à la première terrasse de l'un des bars qui longent la rue. Je me rapproche encore. Par chance, un petit muret me permet de me cacher facilement à leur vue et surtout... les

entendre. Mais je reste vigilante : le pire scénario désormais, serait que William m'aperçoive.

– Que veux-tu boire, Maria ? Demande William, avec une douceur qui me brise le cœur, tant elle contraste avec l'emportement dont j'ai été témoin à San Francisco.

– Enfin tu es là, mon doux... répond la femme sans répondre à la question, d'une voix pleine d'amour qui pourrait me faire fondre en larmes.

– S'il te plaît, Maria... fait William avec une pointe d'agacement, tandis qu'il retire la main qu'elle essaie de lui prendre.

– Tu m'as tant manqué, dit-elle avec tristesse. Pendant toutes ces années, il ne s'est pas passé un jour sans que je pense à toi, mon amour. Le souvenir de ton beau visage m'a maintenue en vie... Et maintenant tu es là, plus beau encore que dans mes rêves. Nous allons enfin pouvoir vivre...

Je ne peux entendre la fin de cette phrase, à cause du passage d'une voiture. Mais chacun de ces mots m'écorche le cœur.

– Maria, je ne suis pas venu te voir pour entendre ça, dit William d'une voix douce mais déterminée. Il n'y a jamais eu aucun amour entre nous.

– Comment peux-tu dire ça ? répond-elle d'une voix brisée. Tout ce que nous avons vécu tous les deux ? Notre paradis ? Tu ne te souviens pas ?

– Il n'y a eu ni paradis, ni romance entre nous. Simplement une relation désaxée entre deux malades, coupe-t-il tout en conservant cette voix douce et un peu inquiétante que je ne lui connais pas.

– William, mon grand amour... tente-t-elle de poursuivre.

– Maria, j'ai accepté de te rencontrer car j'ai des choses à te dire, moi aussi. Je ne te laisserai pas me nuire une minute de plus. L'explosion, dans la maison, aurait pu me tuer, moi ou

plusieurs personnes... Je devrais te dénoncer à la police, mais je veux te laisser une dernière chance.

– Mais de quoi parles-tu, mon amour ? Pourquoi voudrais-je te faire du mal ? S'exclame la femme avec une évidente détresse.

– Ne joue pas à ça avec moi, Maria. Je n'ai pas besoin de tes excuses, ni de tes aveux. Je sais tout, insiste William.

– Je te jure que...

À nouveau, une voiture passe, m'empêchant d'entendre la suite de sa phrase. Mes pensées se bousculent, s'entrechoquent si fort dans ma tête, que j'ai l'impression de devenir folle, il m'est de plus en plus difficile de rester concentrée.

– Maria, tu as fait de moi un homme brisé, incapable de mener une vie normale et je peux l'accepter. Mais tu n'as pas le droit de gâcher mon avenir, tu comprends ? Je ne te laisserai pas faire. Pour la première fois depuis... que je suis parti... il me semble que j'ai un avenir...

– Cette fille ? crache la femme en l’interrompant. Je sais qu’il y a une femme dans ta vie, William. Mais il y en a eu tant...

– Cette fois c’est... différent, murmure William si bas que je ne suis pas certaine d’avoir bien entendu.

En jetant un œil à la scène, je peux voir la femme de profil. Elle s’est recroquevillée sur sa chaise et répète fiévreusement : « Aucune autre femme, tu avais promis... aucune autre femme, aucune autre... »

– Non, Maria. Je ne te laisserai pas faire, dit William en se levant. Je ne te crains plus. Aujourd’hui, je te plains et j’éprouve de la pitié pour toi. Je te pardonne aussi tout ce que tu m’as fait. Mais tu dois savoir une chose : ne la menace plus jamais, elle.

William est désormais debout et le ton de sa voix s’est durci. Je suis suspendu à ses lèvres.

– Mais je n’ai menacé personne, William, je te... insiste la femme d’une voix affolée

– Arrête. Je ne veux pas entendre ce que tu as à dire. Sache seulement que, mon avenir, c’est elle, c’est...

Un furieux coup de klaxon vient couvrir le dernier mot de cette phrase. J’ai l’impression que mes nerfs risquent à tout moment de se briser comme du verre...

– ... et je suis prêt à mourir pour elle, ajoute-t-il avec passion. Si tu lui fais du mal, c’est moi que tu achèves. Sans elle, le monde ne compte plus pour moi.

Et pendant que, interdite, je regarde William s’éloigner de la table, laissant là cette femme qui ne ressemble plus désormais qu’à une poupée de chiffon démantibulée, ces mots résonnent dans ma tête :

« Je suis prêt à mourir pour elle. »

**À suivre,
ne manquez pas le
prochain épisode.**

Egalement disponible :

Toi + Moi : l'un contre l'autre

Tout les oppose, tout les rapproche. Quand Alma Lancaster décroche le poste de ses rêves à King Productions, elle est déterminée à aller de l'avant sans se raccrocher au passé. Bosseuse et ambitieuse, elle évolue dans le cercle très fermé du cinéma, mais n'est pas du genre à se faire des films. Son boulot l'accapare ; l'amour, ce sera pour plus tard ! Pourtant, lorsqu'elle rencontre son PDG pour la première fois – le sublime et charismatique Vadim King –, elle reconnaît immédiatement Vadim Arcadi, le seul homme qu'elle ait vraiment aimé. Douze ans après leur douloureuse séparation, les amants se retrouvent. Pourquoi a-t-il changé de nom ? Comment est-il arrivé à la tête de cet empire ? Et surtout, vont-ils parvenir à se retrouver malgré les souvenirs, malgré la passion qui les hante et le passé qui veut les rattraper ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

Par l'auteure de
100 facettes de Mr Diamonds

EMMA GREEN

TOI+MOI

L'UN CONTRE L'AUTRE

Éditions Addictives

Table of Contents

Couverture

1. Retour à la réalité
2. La vie en noir et blanc
3. Le chaud et le froid
4. Le choc des contraires
5. Tout près de la folie

Thank you for evaluating ePub to PDF Converter.

That is a trial version. Get full version in http://www.epub-to-pdf.com/?pdf_out